

« L'éthique, le politique, l'écologie .Entretien avec Paul Ricoeur [ Propos recueillis par Edith et Jean Paul Deléage] ». *Ecologie politique*. Sciences, Culture, Société 1993, n°7, été.

## L'ÉTHIQUE, LE POLITIQUE, L'ÉCOLOGIE

Entretien avec Paul Ricoeur

**Écologie politique : Vous avez écrit, dans la post-face du Temps de la Responsabilité<sup>1</sup> combien Jonas a pris en compte le caractère inédit des inventions technoscientifiques et des mutations que cela pouvait entraîner quant au rapport de l'homme et de la nature et à quel point les philosophes français ne prennent pas en compte cette dimension-là.**

**Paul Ricoeur** : J'ai écrit un article sur Jonas dans le *Messenger Européen*<sup>2</sup> où j'ai enchaîné avec son œuvre sur la philosophie biologique parce que là est la clef de sa pensée. Lui-même a publié une autobiographie où il montre comment les trois grandes étapes de sa vie s'enchaînent. Jeune homme, il fait une thèse sur la gnose ; dans cette dernière il voit le refus du monde et la dépréciation du corps et donc une chute dans ce que Nietzsche aurait appelé les arrières mondes. Il s'est posé, dans la seconde phase, la question de savoir ce que signifie notre enracinement dans la vie. C'était alors — et c'est pourquoi j'attache beaucoup d'importance à cela — une époque où ce qu'on appelait les philosophies de la vie, la « *Lebensphilosophie* », avaient mauvaise réputation car elles étaient considérées comme des philosophies romantiques. Tout le monde tirait à boulets rouges sur la *Lebensphilosophie*, Husserl le premier, Heidegger, etc. Jonas, lui, a voulu faire quelque chose qui a été souvent confondu avec la philosophie de la vie, qui est une philosophie de la biologie, ce qui n'est pas du tout la même chose. C'est-à-dire qu'il faut passer par ce que font les biologistes et non pas par le sentiment hâtif, intime, que je suis vivant...

C'étaient des philosophes du sentiment, de la connaissance biologique. Et il y avait trois idées qui nous importent, pour notre discussion. D'abord qu'au XIX<sup>e</sup> siècle on a mis l'accent, à partir de Darwin, essentiellement sur les espèces et sur leur évolution... mais on oubliait qu'une espèce est faite d'autant d'individus, dont aucun ne veut mourir. Et c'est cette résistance à la mort qui a été pour lui le centre de ses réflexions, ce qui nous mène d'ailleurs tout près de choses qui nous préoccupent maintenant avec le sida, l'immunité, le fait que la vie est structurée en chaque individu comme un système de résistances à la mort. La vie comporterait en elle-même une pré morale, en quelque sorte, en ce sens que la vie s'évalue elle-même comme bonne. En reprenant le problème de Leibniz : « pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » il dit qu'il faut poser la question : « pourquoi y-a-t-il quelque chose *qui vaut* plutôt que rien ? » Et ce qui vaut plutôt que rien, c'est d'abord la vie. Je crois que c'est très important d'avoir vu cela, car, quand on passe au niveau humain, la vie n'est plus simplement un équipement génétique en chaque individu, mais c'est aussi un vouloir vivre et un vouloir survivre. Parce que, là où il y a un équipement instinctuel chez les animaux, pour nous, c'est

---

1. *Le Temps de la Responsabilité* ; Entretiens sur l'éthique rassemblés par Frédéric Lenoir, Fayard 1990.

2. Paul Ricoeur : « La responsabilité et la fragilité de la vie » dans le *Messenger européen* n°5

la culture qui tient la place d'un certain vide instinctuel ; c'est Kant qui dit fort justement que l'homme est l'animal le moins bien équipé pour survivre et que c'est son projet culturel qui doit remplir cette fonction-là, et donc que la vie n'est plus inscrite comme un programme dans le vivant, mais qu'elle devient un projet. Le passage du programme génétique au projet historique, est très important Et c'est ici qu'on rencontre — et c'est le troisième Jonas, celui de la responsabilité<sup>3</sup> — le fait que, pour la première fois, les entreprises de maîtrise de la nature peuvent aboutir à l'autodestruction. Il n'est pas évident que l'humanité survive. C'est l'élément d'importance. Elle le peut mais seulement par volonté. Et la responsabilité devient l'objet d'une éthique. On n'a pas vu en face, en particulier par méconnaissance de ses étapes antérieures en remontant jusqu'à la gnose, que le projet de survie est un projet éthique parce qu'il prend la suite d'une valorisation spontanée de la vie par elle-même.

Là où on peut le discuter — et quel plus grand hommage peut-on rendre à un philosophe sinon le discuter — c'est que le principe de responsabilité sous la forme où nous l'avons habituellement, à savoir sous sa forme juridique ou morale, est trop court, parce que, au plus, nous sommes responsables des conséquences immédiates de notre action et aussi des torts qui s'ensuivent, des suites qui ont déjà fait leurs effets. Tandis que le problème de la responsabilité, ce sont des suites qui n'ont pas encore fait leurs effets mais que l'on peut évaluer. Là intervient la deuxième idée de Jonas, à savoir qu'il faut tenir compte non seulement des dangers probables, mais aussi des dangers possibles. Là encore il a introduit cette heuristique de la peur, que tout le monde a monté en épingle, comme si c'était son message principal, alors que l'heuristique c'est simplement un principe de découverte, un regard prospectif. Prenons un exemple : aujourd'hui on peut dire qu'un des dangers politiques est la prolifération des armes nucléaires dans le tiers-monde. Ainsi une guerre nucléaire entre deux états africains pauvres, sans être probable, est possible d'ici à une décennie. Alors l'heuristique de la peur consiste, justement, à être à l'affût des nuisances et des dangers improbables mais possibles. Parce que justement l'enjeu — c'est le côté pascalien — est qu'il faut parier sur l'improbable comme possible.

**Écologie politique : Pensez-vous que la technoscience induit des effets possibles de destruction, non seulement de la Terre, mais aussi de la vie et de l'homme ?**

**Paul Ricœur** : Oui, c'est certain mais il ne faut en tirer aucun pessimisme concernant ces systèmes qui fonctionnent souvent par inertie ou par vitesse acquise. Il faut les démonter intellectuellement, pour savoir comment ils fonctionnent et pour pouvoir intervenir. Ce n'est pas par hasard si cela s'appelle principe de responsabilité, c'est-à-dire qu'il faut en répondre.

**Écologie politique : Pourtant l'homme — comme *homo faber* — a toujours induit des problèmes qu'il a résolus, techniquement parlant, par toujours plus de technique. En quoi aujourd'hui les innovations des technosciences induisent-elles des effets qui ne sont peut-être pas solvables par un dépassement technique ?**

**Paul Ricœur** : Connaître ces raisons, c'est s'orienter vers la solution. D'abord les effets sont globaux. Un coup de grisou dans une mine cela restait absolument local : sur place, des gens mourraient, mais l'effet était localisé dans l'espace et dans le temps, alors que, maintenant, on a des possibilités globales de destruction. Deuxièmement, les instances d'intervention n'existent pas. Quand on avait un coup de grisou, les ingénieurs de la mine travaillaient là-dessus, réfléchissaient aux moyens de changer ce rapport des hommes avec les gaz... La question que pose Jonas c'est

---

3. Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*. Cerf 1990, (Francfort 1979).

l'émergence d'institutions nouvelles au niveau international. Mais il en existe des embryons ; il ne faut pas dire qu'il n'existe rien. Par exemple l'Agence de Vienne sur le nucléaire, l'AIEA...

**Écologie politique : Finalement cela donne une nouvelle dimension à la politique. Il faut que la politique intègre cette notion de responsabilité à l'égard du « périssable », du « fragile ».**

**Paul Ricœur :** Il y a des obstacles qui ne sont pas du tout d'ordre philosophique ou idéologique mais d'ordre écologique. Actuellement seuls les riches peuvent intégrer des nuisances à leurs coûts de production. Voyez par exemple les discussions pendant la conférence de Rio sur la destruction de la forêt amazonienne, le fait qu'en Afrique on fasse du bois de chauffage avec des forêts de plus en plus menacées, donc qu'on augmente la désertification. Autant de questions qui entretiennent la suspicion générale du tiers-monde de projeter sur eux nos propres problèmes d'une économie avancée. Effectivement ce décalage économique est certainement une difficulté majeure, et Jonas n'est pas coupable de cela. Il avait d'ailleurs projeté un volume d'application — je ne sais pas s'il l'a publié — puisque le Principe Responsabilité est une sorte de tome I à des applications pratiques.

**Écologie politique : N'y-a-t-il pas une nouvelle responsabilité du politique ? Le politique devrait intégrer à l'art de gouverner l'idée de retenue, de prudence...**

**Paul Ricœur :** Cela a été en effet complémentaire à l'heuristique de la peur, l'idée de résister à des emballements, le fait que — Monsieur Deléage est compétent ici — l'histoire des sciences présente un profil très curieux qui est justement l'accélération, le fait que pendant des millénaires on a avancé lentement et puis qu'il y a une sorte de précipitation, un emballement, qui implique alors des politiques de freinage. On l'a vu dans certains domaines — comme le rapporte Testart — dans le domaine de l'expérimentation in vitro, le problème de la réimplantation des embryons sur lesquels on pratique des manipulations. Là, le danger que représentent les adversaires de Jonas, c'est de dire que tout ce qu'on peut faire doit être fait. L'idée étant que la capacité de faire est la seule mesure de l'éthique.

**Ecologie politique : Ce que Gilbert Hottois appelle « l'impératif technicien »**

**Paul Ricœur :** Oui, je pense que c'est là que, comme intellectuel, philosophe, on est responsable de pointer le sophisme.

**Écologie politique : Cela implique-t-il que l'écologue scientifique et le biologiste doivent être les conseillers du prince ou cela implique-t-il un autre rapport du politique et du scientifique ? Et qu'il n'y ait pas possibilité de politique démocratique ?**

**Paul Ricœur :** Probablement que le modèle de la solution est dans les comités d'éthique médicale parce que, vous avez parlé d'une sorte de face-à-face du politique et du scientifique et du technicien. Or il faut sortir du face à face pour mettre en place des cellules de conseil qui représentent non seulement des points de vue, mais des intérêts et des compétences différents. Je prends l'exemple des comités d'éthique qui regroupent des médecins, des moralistes, des théologiens ; c'est ce que j'appelle — dans mes travaux sur l'éthique — des « cellules de conseil » parlant justement des problèmes du début de la vie, de la fin de la vie, pour éviter les face-à-face. A l'échelle internationale, le problème se pose certainement dans les mêmes termes. Il s'agit de rassembler en colloque des compétences, des responsabilités, des sensibilités diverses. Cela, c'est démocratique, c'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait une discussion publique.

**Écologie politique : Cela exclut néanmoins la possibilité d'une participation de tous finalement à la vie politique. Cela confère un privilège aux scientifiques...**

**Paul Ricœur** : Mais non, il s'agit de retirer ce privilège aux scientifiques en élargissant la base. Il y a plusieurs échelons de discussion. La discussion sur la place publique, sur le forum, sur l'agora où tout le monde peut prendre la parole, mais il y a aussi les niveaux de compétence et donc je prends le modèle du comité — tout le monde n'en fait pas partie — mais c'est comme un échantillon, une représentation en miniature des forces en présence dans la discussion publique, cela n'empêche pas de revenir toujours, par les médias, à la consultation du plus grand nombre.

**Écologie politique** : Alors, pour vous, l'expression **écologie politique** a-t-elle un sens ? Les **écologues, les scientifiques peuvent-ils être les instigateurs de politiques parce qu'ils ont les compétences pour cela, parce qu'ils peuvent orienter les grands choix, ou ne peuvent-ils être que des conseillers du prince ?**

**Paul Ricœur** : Le problème du conseiller du prince, qui nous ramène à la vieille utopie, platonicienne, du philosophe-roi, n'est que l'envers du vrai propos qui est d'être le conseiller du public et non pas le conseiller du prince.

**Écologie politique** : **Il faut alors concevoir et organiser les structures d'usage public de la raison, de discussion publique comme le disait Kant dans Qu'est-ce que les Lumières ?**

**Paul Ricœur** : Il faut, en effet, attacher beaucoup d'importance à la publicité, à l'usage public, de la raison. Je suis très attaché aux idées d'Hannah Arendt. La démocratie est là, dans la reconstitution du forum, bien sûr autre que celle d'une petite cité ou même d'un empire. Tout reste à faire. La discussion alors se déplacerait vers la question de la fonction d'un parti écologique. Pour moi ce n'est qu'un aspect du problème parce que le parti va chercher sa part sur le marché des idées et, du même coup, se situer dans les minoritaires et groupusculaires, alors que justement le problème c'est la capacité de diffusion, d'audience la plus vaste possible. Parce que si l'on n'a, comme réplique au monopole des experts, que la groupuscularisation de l'opinion, de fait nous opposons un phénomène ultra minoritaire à un phénomène élitiste, alors qu'il faut sortir de cette alternative. Mon penchant serait de dire que des mouvements spécialisés dans la réflexion et dans l'action écologique ne doivent pas forcément prendre la forme classique d'un parti, qui est obligé de chercher à acquérir une part de marché sur le plan des relations des partis politiques. Je ne connais pas la réponse à la question. Je pressens qu'il faut qu'il y ait des organes responsables de ce type d'action mais que la forme parti n'est pas forcément la meilleure.

**Écologie politique** : **C'est là un débat très important. L'objection qu'opposeraient les responsables des partis écologistes en France et en Europe à votre argumentation est que les partis qui existent, et qui existaient déjà, se sont constitués à partir d'autres problèmes, à partir des intérêts des différentes classes sociales qu'ils s'efforcent de représenter, et il est vrai que la plupart des partis, si on prend le cas de la France, sont restés très fermés à tous ces problèmes; pas seulement les problèmes de l'environnement, de la défense de la nature au sens du monde qui nous entoure, mais les problèmes éthiques posés par la puissance croissante de la technoscience. Et ceux qui ont constitué ces partis disent : « nous avons besoin de nous constituer en parti pour obliger le système politique, très fermé à ces questions nouvelles, à poser ces problèmes. » A partir de là se pose la question suivante : est-ce que ces partis verts, écologiques, ne sont pas destinés tout simplement à une existence transitoire ? Ne peut-on pas penser qu'ils n'auront existé que pour faire entrer ces problèmes dans le domaine du politique ? Cette mission accomplie, ils n'auraient plus de vocation politique spécifique.**

**Paul Ricœur** : En tout cas, la critique faite des partis classiques est parfaitement justifiée, mais alors si on choisit d'exister sous la forme de parti, il faut avoir une capacité de négociation énorme, et, en France, on n'a pas la tradition. Je pense qu'une des raisons de l'échec du Parti socialiste, cela a été son impuissance à négocier. Ce qui fait la force de Balladur actuellement, c'est qu'il a réussi un

coup de maître dans la négociation, à savoir garder Madame Veil et Pasqua. La négociation n'est pas du tout dans l'esprit français ; et peut-être par purisme ou par raideur idéologique, les responsables des partis écologiques sont beaucoup plus soucieux d'organisation interne, d'exercice interne du pouvoir que de négociation à l'extérieur d'eux-mêmes, parce qu'il n'est pas probable que, dans un système démocratique de type représentatif et majoritaire, ce genre de parti devienne à lui seul majoritaire ; donc sa seule chance d'efficacité — puisqu'il faut parler en ces termes-là — c'est de pouvoir se rendre nécessaire comme appoint et comme aiguillon, ce qu'ont réussi, sur le plan municipal en particulier, les Verts allemands. Je connais un peu le problème de Francfort, car il se trouve que c'est Cohn-Bendit (et je l'ai connu, ô combien ! à Nanterre en 1968 et 1970, et j'ai suivi de très près sa carrière) qui est conseiller culturel à la municipalité de Francfort. J'ouvre ici une parenthèse. Je pense qu'on néglige trop les différents niveaux politiques d'intervention : peut-être n'est-ce pas à la tête du pouvoir central qu'il faut essayer d'agir ? Peut-être les niveaux municipaux et régionaux sont-ils des niveaux d'intervention où les conditions de proximité sont remplies ? Je ne pense pas seulement pour les partis écologiques, mais aussi pour le Parti socialiste. Je crois que le socialisme municipal, c'est celui qui a toujours le mieux réussi ; voyez à Vienne avant le coup de force hitlérien... C'est vraiment au niveau d'un socialisme municipal qu'il y a la plus grande chance de cohabitation, de collaboration.

**Écologie politique : Précisément, sur ce point n'y-a-t-il pas une contradiction avec le fait que nous soyons entrés dans l'ère — comme vous l'avez dit — des problèmes globaux...? On voit assez bien comment résoudre un problème local d'ordre municipal ou régional, mais là nous butons sur quelque chose qui apparaît comme une quasi-impossibilité.**

**Paul Ricœur :** Certes, mais il ne faut pas être fasciné par l'inaccessible. Nous avons parlé tout à l'heure de la nécessité de créer des instances de consultation, d'éveil, éventuellement plus de conseil et de décision à l'échelle planétaire, mais tous les niveaux d'intervention sont des niveaux valables, parce que, précisément, les problèmes d'une écopolitique sont, tour à tour, des problèmes d'extrême proximité : vaut-il mieux avoir une autoroute ou le TGV dans tel paysage ? C'est là un problème de responsabilité par définition ponctuelle et locale, et il y a aussi les problèmes de grande nuisance ; le danger du nucléaire, militaire d'abord, puis peut-être aussi civil... Il ne faut négliger aucun niveau d'intervention.

**Écologie politique : N'y a-t-il pas justement maintenant, à chaque décision politique, la nécessité défaire intervenir la question des finalités et ce, beaucoup plus qu'hier. Et l'écologie et le politique qui intègre à son art de gouverner la dimension écologique ne doivent-ils pas davantage s'interroger sur les finalités de leurs interventions politiques, et un parti vert est-il en mesure de le faire ?**

**Paul Ricœur :** Je ne serai pas pessimiste de ce point de vue là. Je suis plutôt frappé par le fait que, dans les dix dernières années, il y a eu une beaucoup plus grande demande d'éthique de la part des responsables politiques. Je ne crois pas que ce soit simplement une feinte, je reviens toujours au modèle — car c'est le seul qui soit opératoire actuellement — du Conseil national d'éthique. Les scientifiques et les médecins sont demandeurs. Ils savent faire mais ils ne savent pas ce qu'est le Bien et le Mal, et ils n'ont pas plus de lumières, on peut dire éthiques, que n'importe quel citoyen parce qu'ils sont scientifiques ou technoscientifiques.

**Écologie politique : Ne sont-ils pas demandeurs parce que, aujourd'hui justement, la science est devenue technoscience ? Pouvez-vous préciser en quel sens vous prenez en compte ce terme de technoscience ? Est-ce un terme juste ?**

**Paul Ricoeur :** Il me semble qu'il ne faut pas se hâter d'accoler science et technique parce qu'il y a tout un aspect de recherche de la vérité, de connaissance qui a sa finalité propre dans le besoin de

savoir, et il y a les applications techniques ; et les scientifiques ne sont pas responsables des applications techniques de leurs découvertes. Einstein, en élaborant sa doctrine de la relativité restreinte puis généralisée, a rendu possible les vols spatiaux, mais qu'on mette maintenant en orbite des engins nucléaires, ce n'est pas la faute d'Einstein. Il faut voir chaque étape où intervient une décision qui n'est plus un effet de laboratoire et encore moins un effet de conceptualité scientifique.

### **Écologie politique : Le terme de technoscience ?**

**Paul Ricœur** : Le fait même que ce soit un terme composé doit nous rappeler que ses composantes sont, à certains moments du savoir, indépendantes et à d'autres moments confondues.

### **Écologie politique : Ne sous-entend-il pas que les sciences contemporaines de la nature sont orientées et finalisées par un vouloir d'instrumentalisation, de manipulation de la nature ?**

**Paul Ricœur** : Je me souviens d'une discussion sur ce thème, à la télévision. J'avais dit des choses de ce genre-là à l'égard de médecins, et je n'avais pas été compris parce qu'on n'avait pas tenu compte d'un élément important du raisonnement, c'est que le fantasme du sens que l'on prête aux scientifiques, les scientifiques l'empruntent aux hommes ordinaires, c'est-à-dire nous. C'est nous qui avons ce rêve de toute puissance, et qui, en quelque sorte, le déposons dans le « vouloir savoir » des scientifiques. Il y a un « vouloir pouvoir » en chacun de nous.

### **Écologie politique : Vous pensez que ce n'est pas là une caractéristique des sciences contemporaines ?**

**Paul Ricœur** : Ce qui est nouveau c'est la taille des nuisances, ce n'est pas la motivation ; je pense à l'ancienneté de ce problème-là. Dans la tragédie de Sophocle, Antigone, il y a une fameuse ode sur l'homme, où l'homme est appelé [« »], « le terrible », et, déjà, est énoncée l'ambiguïté de celui qui bâtit les villes, qui sillonne les mers... l'homme est appelé : le «Terrible ». Ce qui est intéressant c'est de voir que la traduction des Belles Lettres est « merveille » et que les traducteurs modernes, eux, traduisent par terrible.

### **Écologie politique : Le problème selon vous n'est pas celui de la motivation mais des effets ?**

**Paul Ricœur** : De la dimension. Il y a là effectivement quelque chose qui est sans précédent, parce qu'avant, le rayon de l'action humaine était un rayon à faible portée et donc les nuisances étaient aussi limitées dans l'espace et dans le temps ; elles étaient réparables, mais maintenant nous pouvons faire et créer des nuisances à longue échéance et à grande portée, dans l'espace et dans le temps, et aussi à degré destructeur exponentiel. Cela, c'est nouveau. C'est la taille du phénomène qui est nouveau. Le problème d'Épithémé et de Prométhée était bien connu des Grecs. Les Grecs ont eu le sens du tragique de l'action, on pourrait dire que le tragique grec n'avait vu qu'une dimension de la nuisance, qui était au fond la nuisance du pouvoir et ce n'est pas par hasard que les héros de la tragédie sont des rois, des princes, parce que c'était dans le pouvoir qu'ils avaient vu cette espèce de « mauvais infini » comme l'appelait Hegel. Et nous, nous avons déplacé ce « terrible » dans l'ordre des prolongements techniques de la science, ce que vous appelez technoscience et qui est une sorte de raccourci d'une chaîne de causes et d'effets. Ce raccourci est bloqué dans le concept technoscience, mais ce qui est un effet d'abréviation ne reprend pas la réalité de ce qui se passe. C'est justement l'abréviation de la chaîne depuis l'invention jusqu'à l'intervention physique. Alors cette espèce de raccourcissement des médiations constitue le phénomène massif de ce qu'on appelle la technoscience à juste titre, comme on parle aussi du système militaro-industriel. Ce sont des choses qui sont relativement distinctes, mais qui sont aussi dans une espèce de coalition comme phénomène historique nouveau.

**Écologie politique** : Il y a un débat sur l'humanisme ou l'antihumanisme de la pensée écologique et Luc Ferry a écrit un ouvrage, récemment, *Le Nouvel Ordre écologique*<sup>4</sup> dans lequel il souligne à quel point la pensée écologique est antihumaniste. Dans les articles que vous avez écrits à propos de Jonas, il me semble que vous soulignez, au contraire, que le principe de responsabilité à l'égard de la Terre et de l'Homme est un principe fondamentalement humaniste, mais non pas dans le sens anthropocentriste d'une préservation de l'homme de manière égoïste, mais dans le sens d'une responsabilité à l'égard de l'humanité en tant que telle, c'est-à-dire d'une perpétuation de l'idée même d'humanité.

**Paul Ricœur** : Il faut reprendre les choses plus fondamentalement. D'une part, nous faisons partie de la nature, il faut remettre l'homme à sa place dans l'écosystème : nous sommes un fragment de l'écosystème, mais c'est le seul fragment doté de connaissance et de responsabilité. Il faut donc équilibrer le sentiment d'appartenance à la nature avec le sentiment d'exceptionnalité de l'homme dans la nature. C'est une balance qui est toujours à faire. Lorsqu'on réduit en quelque sorte la nature à une simple carrière à exploiter, on a violé le premier principe, celui d'appartenance à l'écosystème, mais, d'autre part, dans une idéologie naturaliste, on oublie que c'est quand même l'homme qui pose les questions. La capacité de questionner c'est, jusqu'à preuve du contraire, notre privilège et notre malédiction, notre malheur. Je reviens à l'ode à l'homme, de Sophocle ; pour lui c'est une source de malheur. On voit cela aussi dans la Bible, dans l'Ecclésiaste, le savoir est notre douleur. Cela c'est le rappel humaniste fondamental.

Alors la critique de l'humanisme que l'on peut tirer de Heidegger est juste dans les limites que je viens de dire : lorsque l'homme s'excepte de la nature comme s'il était l'autre de la nature alors, dans le langage de Heidegger, il se met en scène lui-même comme le centre d'un grand spectacle qu'il organise, et aussi d'un chantier inerte de choses à manipuler.

Alors à ce rapport de manipulable – un rapport, dans le langage de Habermas, d'instrumentalisation totale (cette critique-là, qui vient de l'école de Francfort, de Horkheimer, d'Adorno selon laquelle il y a une sorte d'instrumentalisation de la Raison qui s'est produite) –, la riposte est justement par un surplus d'humanisme et, pour rester dans le langage de Habermas, de faire prévaloir ce qu'il appelle l'éthique communicationnelle sur une éthique instrumentale. Ce n'est pas une grande nouveauté. Avant Heidegger cela avait été dit par Max Scheler, par Max Weber lorsqu'ils opposaient la rationalité « *Zweckrationale* » qui est au fond à l'origine du concept de raison instrumentale. Que nous ayons toujours à faire une critique de la raison instrumentale à partir de l'éthique de la communication, elle-même accordée avec une éthique de l'appartenance, ne signifie pas que nous devons travailler à la hache dans ces domaines : il faut tenir la subtilité de cet équilibre fragile comme à la fois dans la nature et en même temps exception de la nature.

**Écologie politique** : Finalement, la prise en compte de cette appartenance n'exclut pas qu'on puisse penser à une déclaration des droits de l'humanité à venir.

**Paul Ricœur** : C'était là le problème de Jonas : que le futur de l'humanité n'est pas automatiquement assuré, qu'il faut qu'il soit non seulement voulu mais préféré et valorisé : « Agis de telle sorte qu'il y ait une vie humaine après toi... » Maintenant nous savons que pour qu'il y ait une humanité après nous, il faut qu'il y ait une nature après nous ; alors, en ce sens, la préservation de la nature fait partie du projet humaniste.

**Écologie politique** : Comment expliquez-vous qu'en France il n'y ait pas une discussion philosophique approfondie sur ce problème-là ? Il y a une discussion idéologique entre ceux qui défendent les droits des pierres, des oiseaux et des plantes, et ceux, comme Luc Ferry, qui vont d'une certaine façon légitimer ces revendications naturalistes en les dénonçant comme antihumanistes. Il n'y a pas en France, comme il y a en Allemagne me semble-t-il, un débat

---

4. Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, Grasset 1992

philosophique pour renouveler l'humanisme en prenant en compte ces problèmes-là.

**Paul Ricœur** : Il y a peut-être là une spécificité française d'idéologisation trop sommaire de débats qui demandent à mon sens beaucoup de délicatesse, de sens des nuances, d'esprit de finesse. Dans les vrais problèmes, ce n'est jamais entre noir et blanc mais entre gris et gris...

**Écologie politique : Et Michel Serres ?**

**Paul Ricœur** : Là où je reste dans la ligne humaniste, au moment même où je parle de notre appartenance à la nature, c'est en pensant que la notion de droit ne peut pas être étendue en dehors de la sphère humaine ; parce que le droit c'est toujours le droit d'un autre homme à notre égard, le droit au respect, à la protection. Que nous ayons des devoirs à l'égard de la nature, cela veut dire que la nature a des droits. Cette proposition même n'a pas de sens. Le concept de contrat naturel est systématique, paradoxal et fait partie d'un mode de raisonnement parfaitement légitime — je le trouve chez des gens comme Levinas dans d'autres circonstances — il est hyperbolique, c'est une provocation rhétorique. Je comprends qu'on fasse la critique du contrat social dans les bornes humaines, dans la mesure où le contrat social serait corrélatif d'une idéologie d'instrumentalisation de la nature ; mais je ne vois pas pourquoi le droit des gens serait nécessairement complice d'une rationalité instrumentale puisqu'il ne prend tout son sens que dans une rationalité de communication. Il y a une affinité entre une rationalité de communication et un sens de l'appartenance à la nature... Il y a une alliance de ces deux-là contre la raison instrumentale.

Un sens vif du respect, de l'amour et même de la vénération de la nature, n'est pas exclusif d'un sens humain, car le point où se retrouve l'amour de la nature et le respect de l'homme c'est la souffrance. Nous souffrons comme êtres naturels. J'attache beaucoup d'importance à cette éthique de la compassion dans ce siècle d'incroyables souffrances infligées à l'homme par l'homme. (...) Nous pouvons peut-être reprendre notre débat sur les partis écologistes. Je me demande s'ils ont la capacité d'intégrer le débat sur l'environnement aux autres débats qui ne sont pas exactement de même nature, comme le pouvoir sur la vie par des interventions du génie génétique. Peut-être peut-on alors élargir la notion d'écologie, pour intégrer cela, mais aussi le problème des inégalités Nord-Sud dans la répartition des richesses, du travail, des capitaux...? Est-ce encore un problème écologique ? Je ne sais pas si c'est un problème de définition de mots ou de compétence globale.

**Écologie politique : Au fond, les choses se sont passées de la façon suivante pour les partis écologistes : ils sont partis d'un constat, celui d'un rapport des sociétés à la nature, d'un rapport destructeur, risquant de poser de graves problèmes pour les générations futures. Ils sont partis du constat de la globalisation des problèmes écologiques pour progressivement réfléchir aux structures sociales qui créent ces problèmes. Il est vrai qu'aujourd'hui, même si c'est une façon qui n'est pas forcément très cohérente, à partir d'une démarche spécifiquement écologique, la plupart des mouvements verts, des partis écologiques en sont venus à poser toutes les grandes questions de notre société, la question des rapports Nord-Sud, du travail, du chômage...**

**Paul Ricœur** : C'est un peu comme les pelotons de ficelle que l'on tire et tout vient, mais on ne sait pas s'il faut garder une compétence limitée sur l'environnement ou s'il faut poser la globalité du problème, mais alors c'est le problème du parti en général qui est en charge d'une politique en général. Mais c'est une méditation légitime à laquelle il faut participer. Il ne faut pas entrer dans un système d'accusations... C'est tellement nouveau de poser en termes politiques ces problèmes qui étaient jusqu'à présent plutôt les problèmes de la société civile, de la société économique. Par exemple sans écologistes, les Anglais ont résolu le problème du *fog* londonien, il y a des poissons dans la Tamise. Ils s'y sont attaqués car ils ont tellement le sens de la nature-jardin, pour parler comme Luc Ferry, aussi bien Mme Thatcher que les travaillistes...

**Écologie politique : La grande question pour les écologistes est celle de leur futur : leur avenir est-il dans la dissolution à l'intérieur des partis existants ou ont-ils vocation à se banaliser comme parti qui continuerait à s'appeler écologiste, mais qui, en réalité, deviendrait généraliste ? J'ai tendance à penser qu'à l'intérieur même de ce qui se définit aujourd'hui comme l'écologie, qui est une galaxie extrêmement vaste, nous allons retrouver toutes les contradictions de la société. A partir du moment où l'écologie politique prétend embrasser toute la société, à l'intérieur même du mouvement et des partis écologiques, vont se réfracter tous les problèmes...**

**Paul Ricoeur :** On peut dire qu'il y a un point de vue écologiste sur toutes les questions politiques, mais que toutes les questions ne sont pas écologistes dans leur problématique fondamentale. La question politique centrale est celle de la distribution du pouvoir au plus grand nombre de gens possible. C'est quand même cela la démocratie : comment arriver à l'équation entre le pouvoir, qui est toujours le pouvoir de quelques-uns, et ce que J.-J. Rousseau appelait la volonté générale. Cela n'est pas un problème écologique. L'écologie devient parti lorsqu'elle intègre sa problématique au problème proprement politique de la distribution du pouvoir. Nous sommes peut-être dans l'enfance du problème, nous allons procéder par essais et erreurs. Entre la dissolution et le sectarisme, il faudra, pour les écologistes, trouver le ton juste.

**« L'éthique, le politique, l'écologie .Entretien avec Paul Ricoeur [ Propos recueillis par Edith et Jean Paul Deléage] ». *Ecologie politique*. Sciences, Culture, Société 1993, n°7, été.**